

Etude des dialectiques pulsionnelles dans le vecteur du Moi suivi de La capacité à être seul.

Quand on veut travailler un profil, c'est dialectique, il faut regarder les contrastes
k-/k+ p-/p+

Analyser un profil en ne regardant que les facteurs, de façon purement mosaïque, c'est vraiment nul, ça ne vaut rien. Il faut inscrire les choses dans la clinique, direct !
On va regarder les contrastes :

1- k-p+ et le contraste k+p-

k-p+ : ça, c'est l'inhibition.

IL y a quelque chose à l'intérieur de la personne qui l'empêche. Le frein : k-.

Et il y a un p+ : je veux donner forme à quelque chose de personnel. 4^{ème} position. C'est la position de la solitude. C'est dans la vraie solitude qu'on peut prendre des décisions qui te changent, qui te transforment. Le choix du travail et le choix de l'amour. C'est Freud qui dit qu'être bien dans sa peau, c'est une dialectique entre travailler et aimer. Et ça demande de prendre des décisions. Le choix de la profession et le choix de l'objet d'amour.

p+ : je prends une position personnelle, je prends une position dans la structure grammaticale. Je, tu, il. Comme dit Benveniste... là, on peut mettre la linguistique. Szondi est au carrefour de plein de disciplines, il est un lieu de rencontres, cela ne sert à rien d'être un spécialiste du seul Szondi. L'être humain c'est quelqu'un qui parle.

Quelle position je prends dans le système de la langue grammaticale ? Je, tu, il...

k-p+ : Je n'ose pas ! à l'intérieur, il y a quelque chose qui ne me permet pas de prendre cette position. C'est ça l'inhibition, c'est le k-p+ : je n'ose pas prendre une position personnelle. Je n'ose pas. Peut-être qu'un jour, je pourrai....

Oser, c'est un verbe pathique. Les verbes pathiques : oser, vouloir, devoir, pouvoir

Je n'ose pas prendre la parole... pourtant, j'ai travaillé pendant des années là-dessus, mais je n'ose pas. J'ai tout un matériel pour ouvrir ma gueule, et pourtant je n'ose pas. Ce n'est pas parce que je ne veux pas, ce n'est pas parce que je ne peux pas, ce n'est pas parce que je dois, et surtout, quand je le dois, je ne vais pas le faire...

k-, c'est la position d'un verbe pathique dans la manière de ne pas prendre la position « je ».

Quand tu vois dans un profil, quelqu'un qui est phobique, dans le sens classique du terme... Dolto disait qu'un enfant phobique était comme à un carrefour sans savoir où aller, il tourne sur le rond-point, sans pouvoir se décider. Comment l'aider pour prendre telle ou telle route ? Pour Dolto, la phobie n'était pas une maladie mais un symptôme d'une maladie sous-jacente et la manière dont on va s'occuper de cet enfant va l'aider à prendre la bonne direction.

Cette inhibition peut se traduire par un symptôme phobique : je n'ose pas aller par là. ...*c'est pas grave. N'y va pas....*

Le petit Hans n'osait pas aller voir Freud. Lui, ce grand monsieur, il est tellement grand, moi, je suis tout petit, qu'est-ce qu'il va me faire celui-là ? il va m'écraser... pour un petit enfant, aller voir un psy, ce n'est pas rien quand même. Alors Freud dit : ne viens pas. Et il a demandé au papa de venir parler de son fils. Bon, comme témoignage, c'est pas mal, mais un peu n'importe quoi comme psychothérapie.

k+p- : l'inverse du k-p+ : « je » est un autre. Rimbaud, magnifique : je est un autre. Dans le je, il y a l'autre. Et je l'introjecte.

k+, c'est le moi (pas le je qui est p+) : le k+ qui est le rassemblement de tous les autres : c'est mon grand-père, c'est ma grand-mère, c'est le petit copain que j'ai rencontré qui laisse une trace comme dit Freud, une trace mnémonique, une trace souvenir.

Quelqu'un qui fait un travail psychanalytique, psychothérapique va essayer de suivre les traces de l'autre dans sa vie, l'importance de l'autre dans sa vie. Est-ce qu'il y a une empreinte de l'autre dans ma vie ? est-ce qu'il y a un trait de ma grand-mère qui revient, dans mes rêves, dans mes choix ? Quand il y a un choix d'amour, un choix narcissique par exemple, l'autre sera toujours quelqu'un comme moi... ou alors dans le choix anacritique il y a toujours un trait de l'autre. Quand on pousse un peu, on peut reconnaître dans le choix de l'objet d'amour, un trait de l'arrière-grand-père... ça, c'est p- que je jette à l'intérieur et qui va constituer l'appareil de l'âme.

k+p-, c'est le moi autistique. C'est fermé. Autistique dans le sens où cela me suffit de vivre dans ma bulle. Foutez moi la paix. Je suis toute la journée avec plein de gens, le soir je veux être chez moi : boum, je claque la porte, je produis un k+p-, je suis bien. Je m'enferme dans ma chambre. L'ado ! comment je vais me retrouver avec toutes ces sensations qui me perturbent, qui m'excitent ? J'arrive à la maison, j'ai des parents qui sont assez intelligents de cœur, qui me foutent la paix, qui ne se culpabilisent pas et ne m'embêtent pas pour que je les anime. Non !

Un ado qui produit du k+p-, c'est génial, il a besoin de sa bulle. Pas d'une fermeture. C'est lui qui ferme la porte, ce qui lui permet d'être dans sa bulle. C'est le moi autistique. Se replier sur soi.

Bleuler, qui était à Zürich, (comme Szondi), a inventé ce concept d'autisme. C'était pour marquer le « foutez moi la paix » du schizophrène. Oury a bien décrit comment, dans notre travail au sein de la clinique, on va essayer de donner forme à « foutez moi la paix » : faire produire du k+p-. Et pourtant chez nous, à la Borde, où il y a en permanence 150 personnes, ça fait du bruit quand on les laisse vivre, quand on ne les enferme pas et c'est essentiel de pouvoir permettre que le « foutez moi la paix » existe.

Dans l'inhibition (k-p+), il n'ose pas donner forme à quelque chose de personnel, alors que dans le k+p-, il s'enferme pour donner forme à quelque chose de personnel au niveau du k+.
Et là, il fait les investissements qui lui font plaisir.

Avant, l'ado pouvait jouer des heures aux jeux de cartes « Le solitaire », elle pouvait prendre soin de son journal intime, elle pouvait en grand secret s'occuper de tout ce qu'elle avait investi quand elle était toute petite, *je range mes photos... et si je suis sûre que personne ne me voit, et que maman ne va pas se moquer de moi, je vais ranger mes poupées, je vais ranger mes doudous que j'avais eu à Noël ou à mon anniversaire*. C'est le k+p- : j'investis des traces qui me font plaisir.

A partir de là, Szondi a trouvé le terme *Moi plaisir* pour définir la dialectique k+p+d+m+, le plaisir considéré comme la détente, la décharge de la tension. Attention, ce n'est pas la jouissance. J'aime bien le mot de Pascal à propos du plaisir : *ça divertit. Ça apaise. Un peu comme faire du vélo après avoir réfléchi toute la journée, cela fait baisser la tension. Pas comme un coureur cycliste pour faire monter la tension, ce n'est pas la même chose !*

2- k±p- et le contraste k0p+

k±p- : Comment cheminer à travers le circuit pour arriver à être seul ?

Je n'en ai rien à foutre, c'est trop. La vie, c'est une énorme épreuve d'être seul. On fait tout dans la vie pour ne pas être seul. On peut même se marier pour ne pas être seul. Avoir l'illusion quand on est avec quelqu'un qu'on ne sera plus seul même si la solitude peut alors parfois être pire. Sinon, on devient passionné et cela devient toxique. C'est une bande à deux. On n'a pas grand-chose à faire d'être une bande à deux, on n'a plus qu'à crever... Ah ah ah. Ça peut durer des années, on se console.

k±p-... statiquement, au niveau du calcul, si dans un profil en cumulant, tu as en moyenne en avant et arrière-plan 4 à 5 fois du k±p- : n'y va jamais ! Fais une thérapie de soutien, une thérapie où les gens déposent, une thérapie de dépôt. Faire et refaire le contact, comme pour toute psychothérapie, où chaque séance est une nouvelle séance... mais ne va pas essayer de creuser, sinon, tu le détruis, juste du soutien. Ne pas lui demander qu'il raconte sa vie !

Laurence : c'est le moi fugeur !

Marc : oui, fuguer, c'est ne pas pouvoir inscrire l'élaboration du moi. Donc, ne creuse pas, ne fais pas élaborer les fantasmes, et tout ça et tout ça.... Si tu le pousses, tu le détruis. Szondi dit que ce n'est pas une résistance. Superbe !

Dans la clinique, c'est très clair que les toxicomanes ne peuvent pas élaborer quelque chose. Tu ne vas pas le pousser... non, excusez moi mais ce serait de la masturbation, c'est tout ce qu'il peut faire.

Szondi a beaucoup insisté là-dessus : k±p- ne se prête pas à une élaboration de l'inconscient, ce n'est pas une indication pour une psychanalyse classique.

Laurence : il faut juste une thérapie de soutien

Marc : de soutien, oui. De déposer. Quand il y a une énorme souffrance, c'est le seul endroit au monde où quelqu'un qui est là, ne fait pas de commentaires moralisants. Comme on le disait hier soir, quand on entend des choses très cruelles ou très banales, on doit être là, présent, de la même façon.

k0p+ : c'est la position dans le contraste.

Là, il ne peut parler que de lui et là aussi, ce n'est pas une indication pour une psychanalyse. Il parle de lui et que quelqu'un l'écoute ou pas, c'est pareil. Il vient déposer son moi. Que l'autre parle ou non, il s'en fout. Il n'en a rien à foutre de qui est là.

Il n'y a pas de résistances. Provoquer ou se taire, de toutes façons, ce n'est jamais assez, etc, etc... en fait dans un processus psychothérapique, cela serait bien qu'il y ait un k-, que je me heurte à quelqu'un qui n'est pas là comme je veux.

Aujourd'hui, quelqu'un k0p+ va aller sur internet pour obtenir toutes les données sur le thérapeute, il veut quelqu'un qui sait, qui a tous les diplômes du monde.

Le psychisme n'est pas quelque chose qui existe comme ça. Ça existe par le fait qu'il fonctionne. Le psychisme, ce n'est pas l'estomac. Les comportementalistes et les cognitivistes sont tranquilles, l'inconscient, ça n'existe pas. Pourquoi se fatiguer ? il faut être fou pour dire que l'inconscient existe. C'est un peu surréaliste.

Lacan n'avait pas tort quand il disait que c'étaient les surréalistes qui lui avaient donné l'accès à Freud et à l'inconscient. La base n'est pas très grande ... Puis la Cause Lacanienne va faire un fétiche de l'inconscient....

Le k0p+ ne parle que de lui. C'est l'inverse de l'inhibé. Mais c'est terrible un k0p+ parce qu'il n'y a pas l'autre. Je parle de moi à celui que je rencontre dans la rue. Le k0 : la vie quotidienne n'existe pas.

C'est très souvent une situation incestueuse dans le Moi. Il y a un nivellement de toutes les valeurs, de toutes les personnes, parce que dans l'inceste, quelqu'un a toutes les positions. Le papa, il est tout. Il parle à sa femme comme à son enfant... ce sont les mêmes. Et il ne peut pas délirer car il ne donne pas de p+ accentué (p+ !), ce n'est pas un mégalo. C'est pour ça qu'il faut toujours relier le profil à la clinique : là, le k0p+, on pourrait dire que c'est quelqu'un qui parle tout seul. L'autre est indifférent, cela peut être n'importe qui.

On voit bien que chez les toxicos et dans l'inceste, il n'y a rien de personnel ou d'impersonnel. Ils peuvent parler de la même manière d'aller jouer au foot ou de baiser avec les personnes rencontrées. Nous, les névrosés, on va s'étonner et mettre de la morale.

3- Le pressentiment de la catastrophe dans les deux positions positionnelles : k±p± en avant plan et k0p0 en arrière-plan

C'est Tosquellas qui a parlé de ça et même s'il ne connaissait pas bien la technique du Szondi, comme Schotte, il connaissait bien la théorie. Dans son livre « La fin du monde », Nerval décrit sa chute. Tosquellas qui avait travaillé sur Gérard de Nerval, s'appuie sur ce que dit Szondi pour dire : « oui, ça, c'est le pressentiment de la catastrophe ».

D'un côté, il y a tout : k±p± c'est une manière d'intégrer toutes les dimensions du moi.

La manière dont chacun personnellement répond au vecteur sexuel et au vecteur paroxysmal, c'est dans le moi. Je l'intègre. Je passe le seuil d'un vecteur à l'autre c'est le travail d'intégration du moi. Ce n'est pas enfermé dans le moi comme peuvent le dire les psychanalystes classiques américains où « le moi qui dans sa mécanique intègre ça ou ça, le refoulement, la résistance, le mauvais objet... » non, non, non !

Pour passer d'une dimension à l'autre de la vie, le k±p± intègre toutes les dimensions contrastées. Je peux être à la fois avec l'autre et moi-même. J'ai trouvé une dialectique entre donner place à l'autre et donner place à moi-même. J'ai trouvé une mesure.

k±p±, c'est la manière d'intégrer toutes les tensions, tous les contrastes dans chaque facteur, chaque vecteur. Et cette position s'appelle le **moi pontifex**. Cette dimension du moi est de faire des ponts.

Pontifex, c'est un bâtisseur de ponts. La psychothérapie institutionnelle est de faire des ponts et de foutre la paix aux gens. Faire des ponts et pas des grilles.

k±p± : il peut harmoniser. Schotte parle de l'harmonie. Il faut aller voir toute l'étymologie du mot.

Jérôme= chez Roustang, l'harmonie...

Marc : Roustang va l'appliquer en séance en disant que s'il n'y a pas quelque chose de musical, cela ne sert à rien. Il faut que ça sonne et que ça résonne.

Donc, le k±p±, c'est quelqu'un qui peut intégrer toutes ses tensions en harmonie. C'est une réaction très rare et Szondi disait que c'était la sienne : « Si je n'avais pas traversé toutes ces épreuves horribles de ma vie en les intégrant dans une théorie, je serais mort. » Comme Primo Levi et Bettelheim mais qui n'ont pas tenu... Les camps de concentration, la déportation, le deuil de ses enfants... ce n'est pas rien comme destin.

Pour lui, c'est ça : faire le pont entre les épreuves qu'il a traversées et la théorie. Entre son travail au labo en génétique et le travail psychothérapeutique avec des gens et essayer de trouver un schéma pour tenter de rassembler le dire des patients.

C'est comme ça qu'il a construit le génotropisme, cette manière de rassembler ce qu'il entendait pendant les séances.

Cela demande et c'est donné à très peu, une vigilance permanente de ce qui se passe, presque paranoïde, d'être sensible à tout ce qui se passe. Tous les grands génies, ils sont pris par ça.

Oury par exemple était tout le temps vigilant pour savoir ce qui se passait chez « les gens ». Il ne prenait pas de vacances; ce n'était pas possible pour lui. Il pouvait partir deux semaines en colloque au Japon mais il disait qu'il réfléchissait tout le temps à la psychose. Il ne s'arrêtait jamais. Pas de vacances. Je suis triste qu'il ne soit plus là, je me souviens de lui, de son extrême vigilance, préoccupé dans sa tête, pour garder cette fonction de pont. Si on n'est pas vigilant, ça peut casser. Oury pouvait hurler sur les fêtes des stagiaires. Ce n'était pas à cause de la fête mais de la perte de vigilance à l'intérieur de la maison et ce n'était pas possible pour lui.

Quand ça chute, il y a le rien, SCH 00, k0p0. Cette vigilance est un pressentiment du rien, pas dans le sens philosophique du terme, mais du néant.

On ne s'imagine pas le travail du schizophrène jour et nuit pour tenir. Le schizophrène ne triche pas. C'est un travail permanent. C'est pour ça qu'il doit dormir beaucoup et s'il y arrive, ça va un peu. Il s'épuise dans ce travail de tenir, à faire attention à chaque geste de lui-même et de l'autre pour pouvoir tenir debout, pour se dresser debout. S'il ne fait pas attention, c'est la catastrophe et la vraie crise dans la schizophrénie, c'est la crise d'angoisse combinée au désespoir. Quand il y a vraiment l'angoisse, c'est dans le corps que cela se voit, il n'y a plus de mots.

C'est la définition de Lacan : l'angoisse, ça ne trompe pas. Si un psychanalyste n'est pas passé par l'angoisse, ce n'est pas la peine d'être psychanalyste. L'angoisse se lit sur ton corps. Tu perds tout. Si ça s'inscrit dans ton existence, c'est le désespoir, le k0p0. Tu es pris par les vagues mais tu ne peux rien faire. : j'aimerais bien prendre position, j'aimerais bien me situer mais je suis envahi par les vagues pulsionnelles, et plus rien ne les arrête. C'est la catastrophe schizophrénique : les voix, les autres, le temps, tout, l'espace, je ne sais plus où je suis, et ça peut commencer à se mettre en forme par des moments délirants, par des crises d'agitation, immaîtrisables. C'est horrible. Un personnage qui est accessible peut-être à tout le monde, ce sont les cris d'Artaud.

Geneviève : mais on peut connaître des crises d'angoisse sans être schizophrène

Marc : oui, mais là, je parle des vraies crises d'angoisses. Heureusement, il y a des médicaments et c'est criminel de ne pas en donner. Certains psychanalystes disent « non, surtout pas de médicaments ! », et je trouve que ce sont des bourreaux. C'est de la torture.

Le 00, ne plus avoir prise sur ce qui se passe, c'est horrible. C'est la folie de la fin du monde. C'est la maladie qui se transforme en folie. Tout l'ensemble de l'être humain se perd. Quand on voit ça dans un profil, il faut faire attention. Souvent on anticipe et on donne une dose légère de neuroleptiques. Nous, on parle de doses africaines : un peu d'antidépresseur, un peu d'anti-épileptique, et un peu de neuroleptiques, et après, ça va. C'est la base médicamenteuse de la psychiatrie avec les finesses suivant les laboratoires.

Tout le monde donne à un moment de sa vie du Sch00, mais c'est passager, une dépersonnalisation ou une déréalisation. Cela arrive à tout le monde.

Il y a des gens qui ont travaillé sur les théories de la catastrophe. Prigogine, René Tom. Cela nous a beaucoup aidé, mais moi, je n'ai jamais vraiment compris tout ça... Oury, lui, travaillait ça avec sa chérie qui aimait la physique. La catastrophe, une implosion de tous les repères, c'est terrible.

Oury faisait toujours attention au choix des mots qu'il utilisait dans le quotidien... Je ne me souviens plus des mots qu'il a utilisés... il m'a dit que j'étais extrêmement sensible, peut-être trop, aux fausses routes. En 1 mn, tu peux mourir. Et pour réanimer quelqu'un qui fait une fausse route, c'est extrêmement compliqué. Moi, je n'ai jamais vu quelqu'un qui survit à ça sans lésions cardiaques. Et dans ces situations-là, dans les 30 secondes, on voit l'angoisse. Et angoisse, ça vient d'angus, étroit, serré, ça ne passe plus, et le sujet devient bleu et cela me bouleverse à mort !

Laurence : cela t'est déjà arrivé ?

Marc : à moi ? non ! aux gens ! c'est une cause de mortalité fréquente. Souvent à la Borde, quand quelqu'un est inquiet, qu'il n'est pas bien, hop, il va faire une fausse route pendant le repas.

4 - K0p± et le contraste k±p0

k0p± : j'annule ma manière d'être avec les autres, de tenir compte de l'autre. Je ne m'occupe que de moi, p±. Qui suis-je ?

Quand Merleau Ponty ou surtout Husserl sont en train de philosopher, eh bien, « foutez moi la paix, ma chérie ne doit pas me demander de faire les courses si j'écris un chapitre sur l'horizon transcendantal ». J'annule tout ce qu'il y a avec *avoir*, j'annule tout ce qui est k, je ne m'occupe que de *l'être*.

Mais le p dans ce rapport est dans l'ambivalence. Le p+ dans le p± n'est pas le même que le p+ pur. « Etre à soi même », la définition la plus vertigineuse de la philosophie .

Il y a un étudiant qui va défendre la semaine prochaine un doctorat sur le soi. C'est extraordinaire. Kierkegaard. Le rapport de soi à soi. Le p+ dans son rapport au p- : être à l'autre ou être à soi...

Pour le dire rapidement, si c'est un rapport de moi à moi, c'est l'imaginaire, c'est le miroir. Je veux que l'autre soit comme moi et je veux reconnaître dans l'autre comment moi je suis. J'ai besoin de l'image de moi-même dans le miroir qui est l'autre... Lacan, stade du miroir... il en a parlé toute sa vie. Mais il ne parle pas du soi. Ce rapport qui dépasse le moi, ce rapport à ce que je ne connais pas.

Qui me fait me laver ? On va aller dans la langue qui est un trésor absolu. je *me* lave. Quelle est cette instance qui fait que je n'ai pas envie de me laver ?

Par exemple, ce matin, Laurence me dit : « Marc, tu pourrais mettre tes dents ? »

Et moi de lui répondre que je les ai mises il y a 15 jours, quand j'ai fait la conférence avec les juges. Cette punaise me répond « Ah bon ? on n'est pas assez important, notre petit groupe, pour que tu mettes tes dents... »

Laurence : nous, on est juste bon pour les sans-dents

Marc : ahahah, alors je les ai mises. J'avais besoin de quelque chose pour que le soi se réveille. Pas de moi, moi, je ne l'aurais pas fait. Mais le soi. Qui réveille le soi en nous ? l'autre ! mais on ne sait pas pourquoi... j'aurais pu lui dire « tu m'emmerdes. De quoi tu te mêles ? »... Ah, c'est agréable les petits déjeuners avec une copine qu'on voit tous les cinq mois... !

Anne : elle fait la directrice !

Marc : nooon... une emmerdeuse, oui.

C'est un exemple de comment le soi se constitue à travers la situation grammaticale : je *me* lave. Verbe réflexif. Le retour sur soi mais qui n'est pas dans le miroir. Le retour sur soi-même à partir de l'autre qu'on ne connaît pas.

Eh bien, c'est ça le k0p± : comment me situer personnellement dans tout ce bazar, de l'autre et de l'autre inconnu en moi ? si je n'ai aucune prise là-dessus ni aucune tranquillité, s'il n'y a aucune évidence naturelle, comme dans la schizophrénie, où plus rien n'est naturel, où tout doit être réfléchi, où rien n'est spontané... ça dépersonnalise. Le p±, c'est le risque de dépersonnalisation, de déréalisation, de ne plus savoir où on en est avec soi-même.

Quand ça dure, et que ça prend d'autres formes, ça devient compliqué.

Szondi dit que p±, c'est la question de Shakespeare : to be or not to be. Être ou ne pas être, c'est la question.

Ou si on le traduit plus mécaniquement : si je suis moi-même, c'est au prix de l'autre, ou si je suis avec l'autre, c'est au prix de moi-même.

k±p0 et k±p+

La réaction obsessionnelle. Merci Freud.

Szondi dit qu'il suit exactement Freud. Le coup de génie de Freud, c'est d'avoir fait la nosologie de la névrose obsessionnelle. *L'homme aux rats* est un chef d'œuvre. Freud est un génie. Tous les articles qu'il a écrit avant pour tenter de donner une nosologie à la névrose obsessionnelle et après pour voir si cela tenait au niveau universel.

k±p0 et k±p+, c'est la **névrose obsessionnelle**. k±p+, c'est le travailleur compulsif. C'est la même chose.

Dans la maladie obsessionnelle, je suis tellement planqué derrière tous les symptômes, ça s'accumule tellement que je ne peux plus bouger (k±), mais c'est toujours pour montrer que je n'y suis pour rien. Je ne suis pas concerné personnellement (p0). Ce sont des symptômes qui m'envahissent et qui m'empêchent de prendre position.

Dans *L'homme aux rats*, « Je ne sais pas pourquoi je dois aller à la poste, pour déposer un petit paquet ; et que cela ne marche pas et que je dois y retourner... c'est hors de moi ! » ce sont des formations réactionnelles, l'isolation dit Freud. Il décrit génialement toute cette symptomatologie sur un mode logique extraordinaire.

Qu'est-ce qui est en question que je ne veux pas reconnaître ? « J'en ai marre que celui qui m'a produit fasse la loi. Pour qui il se prend celui-là ? il m'a donné la vie et cela ne suffit pas ? pourquoi il m'emmerde ? je veux le tuer ! »... et pour ne pas le tuer, il se tue lui-même en s'absentant... Il va donc créer pleins de symptômes qui vont l'immobiliser. « est-ce que j'ai fermé la porte ? le gaz ? ce n'est pas grave si la maison brûle mais je ne sais pas si il peut y avoir quelqu'un dedans... mais si c'est quelqu'un qui fait la loi qui meurt là-dedans, ce n'est pas grave... mais surtout, il ne faut pas que ce soit moi qui soit impliqué... et maintenant, ils vont peut-être remonter jusqu'à moi... etc, etc... »

Les hommes de la justice sont des obsessionnels. Toute la justice est extrêmement rigide, protocolaire, obsessionnelle. Obsessionnel: des contraintes, des actes, des mots, des situations qui s'associent selon une logique pour maîtriser les impulsions. Un juge d'instruction, un greffier, ne peuvent pas dire « tu m'emmerdes ». Ils doivent utiliser le code des mots. C'est extrêmement codé. Les obsessionnels sont pris dans une contrainte. Freud a trouvé le mot : contrainte. Nous, on mélange, la contrainte, la compulsion... c'est la même chose. Ça, c'est le k±.

Dans *L'homme aux rats*, il faut le lire, il y a tout. « je dois payer pour les conneries de mon arrière-grand-père. Il cachait qu'il était un joueur et un homme à femmes. Il nous a mis dans la misère et la confusion et c'est moi qui doit payer. » L'homme aux rats ne peut pas choisir, car s'il choisit son père, c'est comme si il lui donnait raison et si il ne lui donne pas raison, c'est une manière de le tuer, donc il est coincé. Il n'arrive pas à choisir : k±

A la fois, je dois tenir compte de tout le monde, k+, j'introjette, et en même temps, je le rejette, k- et je ne peux pas. Je me sens coupable, j'ai du ressentiment ; ce sont les affects de tous les obsessionnels du monde. IL n'y a personne au monde qui respecte autant la loi que le névrosé obsessionnel. C'est une horrible maladie.

Pour rigoler, on dit qu'un analyste qui commence sa carrière avec deux ou trois névrosés obsessionnels dans sa clientèle est tranquille financièrement car ils vont éternellement rester. Ils sont choqués si le prix n'est pas assez élevé... jusqu'à 200 euros la séance. Au moins ça soulage. « ça vaut la peine que quelqu'un arrive à me soulager en me punissant j'le ai bien mérité car dans ma tête, je veux le tuer... »

5- k-p- et le contraste k+p+

k-p- : c'est annuler, c'est ne pas prendre position. S'adapter à l'autre. J'annule la position personnelle (p-) donc je ne me rends pas compte que je m'adapte à l'autre (k-). J'annule la possibilité de critiquer, de prendre position, de me situer vis à vis de ce à quoi je m'adapte. Je suis un normopathe. Je ne me pose pas de questions. Je pourrais mais c'est fatigant. Je vais au cinéma. Je fais du sport. C'est bien pour mon bien-être. Le bien-être, c'est pour celui qui ne réfléchit pas. Otto Rank a écrit *La volupté du bien-être*, et après il a changé en *La volonté du bonheur*. La volonté de ne pas être concerné et de suivre la mode. La volonté de s'annuler et de s'adapter à ce que je trouve chez l'autre qui est bien. Les fitness center sont remplis de k-p-. k-p-, c'est la masse. Szondi dit que c'est le moi adapté. Le moi qui est flexible aux normes. Qui intègre les normes.

Mais le coup de génie de Szondi était dans sa pratique à la fois thérapeutique et quotidienne, lui qui avait une affinité particulière avec le Vecteur P (e et hy), avec le vecteur de la loi et du crime. Szondi constate que ceux qui tuent, qui transgressent la loi sont souvent des k-p-. Szondi dit que ceux qui s'adaptent, qui intègrent les normes pour ne pas être en conflit avec les autres, etc, etc... c'est à quel prix ? au prix de supprimer ma propre position : la soupape pulsionnelle. Et quand la soupape éclate, c'est le crime.

Les gens les plus adaptés sont souvent les plus transgressifs. Quand ils n'y arrivent plus, ils rentrent en crise de transgression. L'exemple par excellence ce sont les administrateurs, les bureaucrates, les gens zélés. Ponctuels. Ils font chier le monde entier pour s'inscrire dans les normes. Il y a les inspecteurs qui suivent, et qui contrôlent si tu t'adaptes aux normes. C'est horrible. Et ces gens zélés sont souvent des criminels.

Szondi disait attention si on retrouvait dans un profil toujours un moi adapté, il y a un criminel en dessous. Eichmann était l'exemple le plus extraordinaire qu'il avait rencontré. Je vous avais donné le profil. IL faisait du k-p-, il pouvait donner du e+. J'ai agi au nom de la loi universelle, je suis un e+, mesdames messieurs. On trouve ça chez Kant. Agir individuellement au nom de la loi universelle.

Je n'aime pas k-p-, ce sont des hypocrites. Pourtant la plupart des gens donnent k-p-, c'est nécessaire sinon la vie est tout le temps sous tension. Un peu de tranquillité, c'est pas mal.

Eugénie : c'est une position dominante dans la population !

Marc : oui, oui, c'est dominant. C'est ça qui me fait pleurer. C'est dominant mais à quel prix ! il faut faire du footing, car sinon, on est pas bien avec du k-p-. comment réguler cette tension ?

Cathy : avec la consommation...

Marc : de limonade ??? ah, c'est pour pouvoir s'ancrer dans la vie. Non, je dirais que c'est tout le marché du bien-être qui est là pour réguler le k-p-. et toutes les métathérapies... sophrologie, massage, tout ça quoi...

Geneviève : La dictature du bonheur. Dans les sociétés capitalistes !

Marc : oh, pas seulement dans les sociétés capitalistes, à Cuba, c'est pareil. Chez les Inuits à qui on a fait des profils, ils sont k-p-. et quand ils font un p+, c'est la maladie
En côte d'ivoire, quand on faisait des profils et quand ils passent de p- à p+, c'est la maladie. Ils ne peuvent plus s'adapter.
Quand on fait un profil et qu'il y a du k-p- en avant et arrière-plan, ah lala

Si tu es réglementé, depuis le début de la vie, tu vas produire facilement ça. Ne mets pas tes pieds sur la table, sois poli avec les gens, je vais te donner des codes même au niveau du langage, et tout ça... l'éducation perverse.

Mener quelqu'un dans la possibilité d'épanouir la personne jusqu'au bout et de le tourner dans l'autre sens, ce n'est pas éduquer. Quand on dit : tu seras comme moi, et j'exige que tu le sois, c'est de l'éducation perverse. La perversion n'est pas nécessairement une symptomatologie sexuelle. Le sexuel n'est qu'une petite chose dans la vie en rapport avec l'ensemble. Actuellement il y a une dictature du sexuel et du bien-être, d'ailleurs ces deux-là vont bien ensemble, et ce n'est pas pour ça qu'il faut oublier tout le reste. Quand on parle de l'inceste, on parle du sexuel, et on ne parle pas de la loi. On préfère savoir comment ça a fricoté. Et pourtant, dans le vecteur P, les choses commencent avec e-. Mais non ! tu imagines un livre qui parle de l'inceste et qui parle de la loi. Ils ne vont pas parler de Moïse quand même ! Ce n'est pas intéressant. On préfère parler des détails, jusqu'où il est allé...

C'était intéressant ce qui s'est passé la semaine dernière, sur les horreurs des curés, c'est quoi la Loi ? le droit canonique est plus importante que la loi de la république. C'est quelle loi ? de l'aveu ? et de le dénoncer ?
... il n'y a pas de rapport entre la pédocriminalité et le célibat des prêtres.... Oui... mais quelle loi ? de quelle loi vous parlez ? j'ai l'impression qu'ils n'en ont pas parlé...Mais pourtant, j'aime bien ce monsieur qui m'a paru très intègre ! Monsieur Sauvé.

Laurence : Sauvé le bien nommé.

Eugénie : deux personnes que j'avais rencontré qui voulaient aller dans l'armée et qui n'ont pas été acceptés. Il y en a un qui ensuite a pu se montrer violent. Est-ce qu'on peut dire qu'il explose car il ne peut pas être soumis aux règles que lui aurait imposé l'armée ?

Marc : oui, c'est un exemple de soupape pulsionnelle. Quand il est soumis à ces règles, en plus dans le cadre d'une institution, il ne peut pas réagir. A l'armée, c'est souvent le cas. D'ailleurs, souvent, les soldats sur le terrain des combats, quand ils ne sont plus soumis à cette prise permanente des règles, peuvent faire des horreurs. C'est un métier de violence quand même. On ne choisit pas n'importe comment le métier qu'on va faire. Mais, c'est interdit de le dire ! quelle perversion ! cette dictature des flics ! ils ne font aucune action en leur nom propre. Tout est codé. Alors, cette soupape, comme chez tout être humain, ça explose. Et Paf ! Ils tapent ! c'est forcé.

Laurence : il ne faut pas faire de généralités...

Marc : mais dans les médias, tu entends que leurs actions sont dénoncées ? non ! jamais ! tu entends le ministre de l'intérieur dire que les flics font des saloperies ? non ! il va dire quelque chose là-dessus Macron ?
Il y a des psy qui ont essayé de socialiser les pulsions ! mon cul, oui !

Pauline : certains sont e+ quand même, ils se positionnent pour réparer, pour protéger.

Marc : oui, ça on l'entend toujours, mais on n'entend pas qu'ils déconnent. Sur France Inter, plus du tout. Le canard enchaîné, oui.

k+p+ : le narcissisme absolu. tout être et tout avoir

à certains moments, c'est nécessaire d'avoir les moyens de tenir seul, en son propre nom pour arriver à quelque chose de la solitude
L'éloge du risque. Comment on peut porter cette révolte. Il faut être costaud dans son cœur et dans sa tête pour avoir le courage d'y aller.
Et on passe nécessairement par le k+p+.

C'est un narcissisme solide, dit Szondi. p+ dans mon nom propre et j'assume le commentaire des autres. Je prends conscience de ce que cela fait. Mais fermé sur soi-même, je n'ai pas besoin d'en référer à quelqu'un. Je n'ai pas besoin d'avoir un maître spirituel pour savoir où j'en suis. C'est un narcissisme fermé mais ce n'est pas tout puissant. Tout puissant, il y aurait des accents. (k+ !p+ !). C'est le père primitif.

Geneviève : c'est la sagesse ça, non ?

Marc : non ! ... ah, peut-être... mais pour la sagesse, il faut quand même avoir intégré la loi. La sagesse, ça traverse l'ensemble des vecteurs et on est dans la quatrième position dans tous les circuits (h-e+p+m-)
Il y a des moments de sagesse. La sagesse, ce n'est pas un métier, ce n'est pas une disposition éternelle. L'homme sage doit aussi être reconnu par l'autre. Et ne pas se prendre pour un sage.
En Afrique, un homme sagel est reconnu. Il peut s'asseoir et ne plus courir dans tous les sens. Il a intégré la loi, car c'est quand même quelqu'un qui a fait des conneries.

Cathy : celui qui assume les commentaires des autres, il peut aussi être faché...

Marc : oui, exactement ! le k+p+ peut être faché. Absolument ! et dès qu'il donne des accents, il faut se méfier. De ce narcissisme total.

Roland Kuhn dit que pour assouplir un peu cette puissance fermée, est-ce qu'il est capable... Roland Kuhn ne connaissait pas bien Szondi, mais quand il était avec Schotte et son ami Maldiney, ils discutaient ensemble sur le k+p+. Comment échapper à cette toute puissance, qui peut monter...

Cathy : on en rencontre beaucoup en ce moment, ce k+p+. les gens disent qu'ils n'ont pas de compte à rendre, j'insulte qui je veux, je ne suis pas hypocrite...

Marc : oui ! je ne suis pas hypocrite, j'insulte clair et net. Je n'ai pas de frein.

Cathy : oui, ils balancent tout comme ça

Marc : et nous, on s'adapte, on fait nos k-p-, on dit : « c'est passager, de temps en temps, ça arrive, Zemmour et compagnie... ». Mais c'est extrêmement dangereux ! on dit « oui, il n'a pas de parti, il n'a pas d'argent... » tu parles ! il n'en a pas besoin. L'autre jour il disait que cela allait être son premier ministre qui allait travailler, lui il continuerait à réfléchir. Il est extrêmement dangereux. Et quand on aura un Bolsonaro ici on dira que c'est trop tard !

Pour revenir sur la clinique, Kuhn dit dans toute sa douceur : comment on pourrait faire que son narcissisme ne soit pas aussi fou ? comment un petit enfant, dictateur dans la maison à un certain moment, n'entend pas la loi ? Il y a un passage nécessaire où c'est lui qui dicte la loi dans la maison et tout le monde court derrière, ce n'est qu'au fur et à mesure qu'il peut inscrire la loi... de la même manière, comment on pourrait faire pour que les gens qui ont toujours du k+p+, cela ne soit pas un narcissisme absolu ?

Il fait un lien entre cette position k+p+ et l'analyse du rorschach et se demande si dans le rorschach de ces gens-là, il y a des zones de rêveries ? est-ce que k+p+ peut rêver, dans le sens de créer un monde fantastique sans le réaliser ?

Est-ce qu'il donne des kinesthésies ? des réponses kinesthésies couleur ? est-ce qu'il donne des réponses kinesthésies-formes ? est-ce qu'il peut mettre une forme en mouvement ? si il reste figé sur la forme, ce n'est pas la peine de discuter. Point. Il ne change pas. Il ne change pas d'un iota ses idées. Il a une forme qui reste toujours la même. Point.

La France nostalgique, la France identitaire...

Geneviève : La France éternelle...

Marc : oui, voilà. Le dernier livre d'Onfray est l'image d'une France rurale, tranquille, avec une église au milieu, où les riches ont une résidence secondaire pour être tranquilles en vacances. La dictature du bien-être.

Saloperie quand même !

Est-ce qu'il y a quelque chose qui peut se mettre en forme dans le Rorschach ? est-ce qu'un mouvement peut se voir ? Ces intervalles du blanc qui vont délimiter un espace...Voilà, le k+p+ est une bonne indication pour le combiner avec un Rorschach pour voir si il y a des kinesthésies. Pour Kuhn, il y a une possibilité pour qu'il diminue cette toute puissance par un monde de fantaisie.

Un enfant qui commence à faire des fantaisies, des dessins, à s'intéresser aux contes, même si ce sont des contes dégueulasses, il peut faire petit à petit la part des choses. Quand il lit, ce n'est plus lui-même qui écrit, il va s'inscrire dans l'autre.

k+p+ peut être une possibilité d'être créatif. Là où le narcissisme peut devenir vivable. Dans ce sens-là, k+p+ est nécessaire comme passage. Attention de ne pas rester coincé là-dedans. Que cela ne s'immobilise pas. On dit bien que dans la maladie, quelque chose s'immobilise complètement dans un ensemble de facteurs.

Kuhn parle de la possibilité de rêverie, d'imagination. Ce n'est pas un hasard si on a pris pour qualifier la quatrième position, la position de l'imagination. Lacan ne voulait pas entendre parler de l'imagination. Et nous, on va tomber sur les vieux auteurs qui reviennent un peu à la mode : Bachelard. Tant mieux qu'il revienne à la mode.

Cathy : à la fac, il ne revient pas à la mode.

Marc : quelle fac ?

Cathy : psycho !

Marc : ah évidemment, non, pas là. Est-ce qu'il y a une fac de psycho qui va faire une phénoménologie du Rorschach ? non ! maintenant, on n'apprend qu'à côter pour mesurer. Ce n'est pas du Rorschach.

Eugénie : Chez nous, à Lyon, il y a avait aussi le côté psychanalytique. Chabert.

Marc : ça, nous on l'appelle le côté machine. On ouvre le capot du camion et on peut découvrir le mécanisme du moteur. C'est la psychanalyse américaine du moi où le moi est un ensemble de défenses- réactions. Elle va aborder le Rorschach comme un ensemble du mécanisme du moi. Ce n'est pas une projection, c'est un mécanisme. Tous ces gens-là qui peuvent vivre sans projection... tu imagines un peu ? ce n'est pas possible quand même ! etc etc

Jérôme : quand tu dis que le k±p± est le pressentiment de la catastrophe, c'est le vécu de fin du monde ? avant ? après ?

Marc : C'est vraiment une manière de vivre. Quand je décris cette vigilance à ce qui se passe. Cette préoccupation à ce qu'il y a là. J'en ai parlé en évoquant les grands génies, comme Binswanger, Roland Kuhn ou Jean Oury qui sont toujours préoccupés par ce qui se passe. Où cette intégration de tous les possibles...

Laurence : cela peut se voir chez les phobiques aussi !

Marc : oui, celui qui est toujours vigilant à la catastrophe dans son métier est proche de la maladie.

Louise : quand tu parles de vigilance, on peut dire de précaution à l'extrême ?

Marc : je ne comprends pas le terme

Louise : dans le sens de précautionneux...

Marc : il y a une attention flottante permanente...

Jérôme : une attention tout court.

Marc : oui, tout court. Jean Oury était de garde tout le temps, on pouvait toujours l'appeler. Comme Bleuler. Comme une maman. Une sorte d'assentiment maternel. De vigilance attentive.

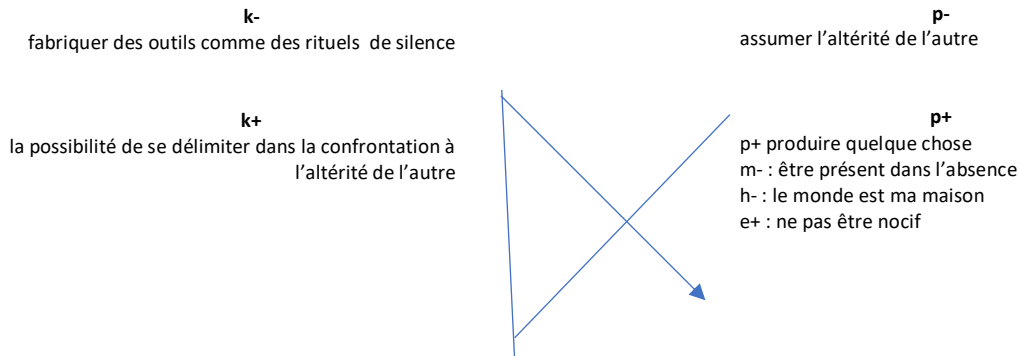
Louise : et toi, comment tu vivais ça ?

Marc : eh bien je trouvais ça nécessaire pour faire ce métier-là. Tu n'es pas obligé de faire ce métier là, mais quand tu le fais, autant le faire correctement.

Jérôme : il utilisait le mot de veillance. Une fois, quand j'étais à La Borde, on parlait de la bienveillance, de la malveillance...

Marc : oh là là, il ne faut pas couper le mot avec un jugement moral. La veillance. Oui. C'est un mot d'ordre. Mais quand tu le combines avec le k0p0, c'est là, dans cette dialectique sch±±/00 que c'est le pressentiment de la catastrophe.

The capacity to be alone : le cheminement pour pouvoir être seul dans le parcours du moi



The capacity to be alone. C'est un texte de Winnicott. Il avait utilisé ça pour répondre à Freud sur *L'analyse avec fin ou sans fin*. Une analyse sans fin. Unendlich. Freud n'en sortait pas. Il constatait qu'une analyse s'arrêtait quand l'un dit « j'en ai marre » ou quand l'autre dit « je pense qu'on y est », (rires), etc... Winnicott dit qu'on peut arrêter une analyse quand on peut assumer la possibilité d'être seul. D'ailleurs il disait aussi que la seule richesse de penser était de penser dans les paradoxes, et assumer la possibilité d'être seul, c'est assumer les paradoxes.

Si tu l'inscris dans le parcours du moi, à chaque étape, il y a des éléments pour construire cette capacité d'être seul : seul, solitude, assumer la solitude, et être avec l'autre pour ne pas s'isoler, pour ne pas être dans l'isolement qui est la destruction de la solitude.

Qu'est-ce que je prends dans le p- ? toute ma vie, l'autre...

Dans « être seul », il y a le statut de l'autre que je questionne toute ma vie. On peut dire : l'altérité de l'autre. Dans cette possibilité d'être seul, j'inscris l'altérité de l'autre, c'est à dire que j'assume qu'il est inaccessible. Dans toute sa différence, il est inaccessible. On est ouvert à cette altérité. Il y a une opacité chez l'autre. Quelque chose qu'on n'atteindra jamais. La rencontre, c'est de se heurter à l'opacité de l'autre.

Je ne sais pas qui c'est et je ne le saurais jamais. Il y a d'ailleurs une caricature qui dit que c'est au moment où on se sépare qu'on se rend compte qui était l'autre... Bon, ce n'est peut-être pas la peine de se séparer. On peut être dans une disposition d'être « autour et avec » l'opacité de l'autre, d'être ouvert à la surprise.

Je prends dans le p- l'altérité de l'autre.

Ce n'est pas comme quand on est petit. Il y a des gens qui sont grands mais qui sont toujours petits : l'autre est là pour mon besoin. Si je ne suis pas avec l'autre, je crève. Si l'autre ne s'occupe pas de moi, ou si moi je ne m'occupe pas de l'autre, je crève. On est toxique à l'autre, c'est la passion de l'autre. Et parfois c'est la bouteille qui vient réguler la passion. Si ce n'est pas la bouteille, c'est le meurtre ou un équivalent, la dégringolade, la défonce, etc, etc...

Dans certains textes, je trouve très bizarre de trouver la phrase « être avec l'autre ». Non ! il faut plutôt être avec « l'altérité de l'autre ». L'autre est une énigme, l'autre est opaque. La possibilité de découvrir l'altérité est plutôt le terme « à propos ».

Dans un lieu de soins, par exemple, à propos d'un atelier, on est avec l'autre . On essaye de faire des choses qui nous échappent à l'un comme à l'autre. Par exemple, faire passer un szondi, c'est facile parce qu'il y a quelque chose entre nous deux qui nous engage tous les deux et qui nous échappe. C'est autour de ça qu'on va découvrir dans le protocole quelque chose qui émerge et qui nous surprend comme l'altérité de l'autre.

p- : découvrir l'altérité de l'autre. La solitude, c'est pouvoir vivre en étant seul le défilé des autres. Un moine, par exemple dans la communauté des chartreux vit dans une solitude absolue, mais il y a une vie avec l'autre extrêmement intense, dans l'altérité de l'autre. L'altérité de l'autre, pour quelqu'un qui est religieux et chrétien, c'est Dieu. Ma solitude est portée par l'altérité de l'autre, cela peut être par excellence Dieu ou alors quelqu'un qui apporte les graines pour faire le jardin, ... c'est extraordinaire.

Un ermite n'est pas isolé. Il est dans une solitude, mais il vit avec l'altérité de l'autre. Si tu lis *Comment vivre ensemble* de Roland Barthes, magnifique livre qui traverse toute l'histoire de l'ermite en Europe, en Asie... c'est très beau.

k+ : c'est la possibilité de se délimiter personnellement dans cette altérité de l'autre. Ça ne m'écrase pas.

C'est même l'altérité de l'autre qui me permet de me délimiter personnellement. Je peux me positionner vis à vis de l'altérité de l'autre. Ça ne m'écrase pas, ça ne me rend pas malheureux, ça ne m'abandonne pas, ce n'est pas quelque chose d'impossible. Ça vaut la peine de s'engager personnellement dans cette relation à l'altérité de l'autre. Je m'y retrouve. **se** retrouver.

C'est une première personnalisation, le k+. Freud n'en parle pas ! Il parle dans la sexualité infantile des retrouvailles. Je ne trouve pas, je retrouve. Mais il ne dit pas **se** retrouver.

Schotte, lui, parle de ce cheminement vers l'obtention de soi.

Je me retrouve dans cette relation à l'altérité de l'autre. A l'impossible de l'autre ! je me heurte au fait que l'autre ne soit pas simplement celui ou celle que je veux qu'il soit.

Quand on entend « on s'entend bien, on est presque pareils », je me heurte à ça, car cela supprime toute possibilité d'être seul. Ça donne la possibilité d'être isolé et d'en mourir. Il y a beaucoup de gens isolés.

Cathy : ou alors, on dit esseulés...

Marc : oui, oui, c'est un très beau mot. L'esseulement, c'est presque l'isolement, cela le touche de très près.

C'est vraiment la douleur de ne pas pouvoir vivre la solitude avec l'altérité de l'autre, car dans l'esseulement, il n'y a plus d'autre.

Donc, le k+, c'est cette possibilité de pouvoir se délimiter dans la confrontation à l'altérité de l'autre, de pouvoir dire « je suis différent de l'autre » et d'accepter l'altérité de l'autre.

Car si on est tous pareils, il n'y a pas d'altérité de l'autre. On s'assimile comme on dit ! ahah, quelle horreur. « je n'ai rien contre toi ! si tu veux vivre avec nous, tu dois t'assimiler. Si tu ne fais pas comme moi, alors, là... va ailleurs » aucune capacité d'être seul là.

k- : dans la capacité d'être seul, qu'est-ce qu'il me faut personnellement pour pouvoir être seul ? de quels outils j'ai besoin ? sur quel outil je peux compter pour pouvoir être seul ?

Par exemple, toute l'organisation des moines qui vivent dans la solitude, qu'est-ce qu'il leur faut ? le film extraordinaire sur la grande chartreuse : un journaliste voulait faire un documentaire et a demandé au père supérieur qui lui a répondu : « on va vous répondre ». il a attendu 13 ans ! Une des premières choses qu'il disait pour pouvoir être présent dans le k- : c'est le silence. Il n'y a pas la possibilité d'être seul sans le silence. Et le documentaire s'appelle *Le grand silence*.

Dans l'esseulement, il n'y a pas de silence. Ils ne peuvent pas assumer le silence. Ils sont trop perturbés mais ils sont extrêmement seuls au milieu du bruit.

Cathy : Le Corbusier, il a fait un couvent à Lyon, le couvent de la Tourette. Et les moines lui ont demandé de faire en sorte qu'il soit très sonore pour ne pas être angoissés par le silence.

Marc : si tu vas dans un monastère, il y a du silence.

Les dominicains, ce n'est pas l'incarnation du seul. On appelle ça un cloître. Ou un couvent. Ce n'est pas un monastère.

La première chose à laquelle on pense pour l'incarner : c'est le silence. Si on n'est pas porté par cet outil du silence, on n'est pas capable d'être seul.

Si on ne peut partager dans une relation le silence, cela ne sert à rien d'être ensemble.

Mais le silence ne veut pas dire se taire. Parce que se taire, c'est avoir quelque chose à dire qu'on ne dit pas. Pour ne pas risquer, ou faire mal à l'autre, mais l'autre tel qu'on le conçoit.

Le silence, on partage quelque chose où il n'y a rien à dire. Vous pouvez lire sur le silence. C'est un thème extraordinaire.

On va fabriquer des outils, k-, ritualiser le silence dans la réalité de la vie. On va fabriquer des rituels de silence. Par exemple un rythme de silences, les prières, dans un monastère...

On peut aussi ritualiser les moments de silence dans la maison. Dis-moi comment ta maison est construite, je te dirais s'il y a des possibilités de silence.

Dans l'inceste, il n'y a pas de silence. Et pourtant, c'est un acte qui ne peut pas être public, mais il n'y a jamais silence. Jamais.

Cela devient de plus en plus compliqué dans la maison. Il y a des tablettes, des télévisions, des écrans, partout partout partout. Mais y a-t-il un petit coin pour lire ?

Ces génies qui ont construits les monastères, il y a un coin pour lire. Et si vous regardez ce film magnifique, le grand silence, il y a aussi les chats qui sont un outil pour faire silence.

La nuit, il y a des moines qui viennent nourrir les chats dans la grange. Et vers 4h du matin, les moines viennent voir les chats. Les chats permettent le silence, ils ne font pas de bruit.

p+ : produire quelque chose

Chacun selon sa singularité. Cela peut produire un mot.

Par exemple, imagine être dans une relation où le respect pour l'altérité est d'une veillance absolue et que tu dis à l'autre « je t'aime ».

C'est bien autre chose que d'interpeller l'autre en disant 10 000 fois par jour « je t'aime ». C'est presque toxique, dire « je t'aime » pour s'assurer que tu existes et que l'autre est là dans le même registre.

p+ : c'est tout ce cheminement pour s'adresser à l'altérité de l'autre. Si tu arrives à ça, tu peux arrêter ton analyse. On a une certaine garantie que tu peux continuer tout seul. Même si tu traverses des deuils, des choses difficiles

C'est bien que Winnicott s'inscrive dans le circuit.

Cela produit dans le **m-** : **être présent dans l'absence** . Je n'ai pas besoin de l'appeler 10000 fois par jour. Je peux le rendre présent dans l'absence.

C'est la position psychotique la quatrième position.

Ça balance. Elle est fugitive. Elle est précaire. On est pas pour toujours seul

h- : c'est quelqu'un qui peut s'intéresser au monde. **Le monde est dans ma maison**. Le monde est autour de moi ; sinon c'est le début de l'isolement : je m'en fous des nouvelles, on aime bien s'isoler, on se suffit à nous deux et on exclut le monde...

e+ : c'est la position psychotique de la loi : **ne pas être nocif**

C'est un adage dans notre travail : je ne dois pas savoir ce que je fais, mais je dois savoir ce que je ne dois pas faire.

L'éthique, ce n'est pas quelque chose qu'on a pour tout le temps : ça c'est la morale. C'est un travail de tous les jours. Créer un séjour où on essaye de ne pas être nocif. Bien savoir ce qu'il ne faut pas faire. On peut râler mais on ne peut pas insulter. C'est un interdit . on doit bien mesurer entre l'humour et la moquerie. Pas dans la dictature du bonheur mais dans l'art et la finesse de vivre. De faire cette distinction entre la moquerie et l'humour. Et certainement pas insulter.

Une harmonie.